

**PLACE DE LA RELIGION CHRETIENNE DANS LES SOCIÉTÉS  
POSTMODERNES**, Koko Marie-Madeleine SEKA (Institut Supérieur des Arts et  
Action Culturelle d'Abidjan - RCI  
mariemadeleineseka@gmail.com

**Résumé**

L'homme est devenu le centre de l'univers et de la société depuis le 19<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, il a totalement pris ses distances vis-à-vis de Dieu. Alors, la terre, entièrement éclairée et émancipée, resplendit sous les calamités de tout genre. Ces anomalies flagrantes dans le monde sont le signe que l'homme contemporain est désaxé, en perte de repères. La vie semble être menacée dans tous les secteurs de la société. Dès lors, que faut-il penser ? Notre époque n'attend-elle pas pour une paix durable et certaine, besoin d'une parole vécue jusqu'au bout, d'une foi aussi complètement habitée que possible ? L'objectif de cet article est de montrer que dans un monde éclaté où la solitude des êtres est de plus en plus pesante, le christianisme est une force créatrice de liens et d'unité, de réconciliation s'il est réellement vécu. Spécifiquement, il s'agira de décrire les pathologies de notre société dans le but de mesurer la solitude et l'angoisse existentielle dans laquelle les êtres vivent et recentrer la nécessité de la place de Dieu.

**Mots clés :** Le monde, l'individualisme, l'insécurité, privilégier, christianisme, sens.

**PLACE OF THE CHRISTIAN RELIGION IN POSTMODERN SOCIETIES**

**Abstract**

Man has become the center of the universe and of society since the 19th century. Thus, he has completely distanced himself from God. Then, the earth, entirely enlightened and emancipated, shines under calamities of all kinds. These glaring anomalies in the world are a sign that contemporary man is out of whack, losing his bearings. Life seems to be threatened in all sectors of society. So, what should we think? Does our time not wait for a lasting and certain peace, a need for a word lived to the end, for a faith as completely inhabited as possible? The objective of this article is to show that in a fragmented world where the loneliness of beings is more and more burdensome, Christianity is a creative force of links and unity, of reconciliation if it is really lived. Specifically, it will be a question of describing the pathologies of our society in order to measure the loneliness and the existential anguish in which beings live and to refocus the need for the place of God.

**Keywords:** The world, individualism, insecurity, privilege, christianity, sense

## Introduction

Selon Lenoir (2011, p. 31) « la vie sur terre est menacée à cause de notre manière démesurée de consommer et de produire. Nous pillons et nous polluons la planète de manière excessive et dangereuse ». Le monde est plongé dans une profonde misère manifestée tant au niveau de la nature qu'au niveau politique et social. Ainsi, dans la société actuelle s'installent une effroyable indifférence de cœur, des inégalités criardes dans la répartition des richesses. Cette indifférence s'est muée en libertinage, dépravation des mœurs, perversion de tout genre au point où l'homme croit avoir le droit de vie ou de mort sur son semblable.

L'athéisme de Feuerbach a conquis le monde. Pour le philosophe, la religion n'est pas nécessaire : « (...) Elle ne me livre plus mon pain quotidien, la nourriture nécessaire de mon esprit (...). Si je devais persévérer dans la théologie, du libre, je deviendrais esclave » (Feuerbach, 1970, p. 31). Depuis, l'homme a totalement pris ses distances. Il s'oppose à Dieu ainsi qu'à son projet pour l'humanité. Dans la société contemporaine, l'homme ne trouve que du fini. Même si les mesures auxquelles il parvient, dans la grandeur comme dans la petitesse, atteignent des proportions qui écrasent l'être, il ne saisit aucune bienveillance, aucun caractère divin. La nature humaine et physique ne sont plus que les champs incroyablement immense où l'énergie déploie ses puissances. Mais si la nature perd ainsi tout caractère enveloppant et protecteur, c'est que l'homme n'est plus un enfant. Il est devenu le Maître, et la nature, quoi qu'il en soit de ses dimensions incroyables, de sa puissance effroyable, s'offre maintenant à la domination de l'homme. Et la terre, entièrement éclairée et émancipée, resplendit sous les calamités de tout genre. Ces anomalies flagrantes dans ce monde sont le signe que l'homme contemporain est désaxé, en perte de repères. C'est en ce sens qu'est nécessaire l'exhortation de Saint Paul : « transformez-vous en renouvelant votre façon de penser » (Rm 12, 2). Paul parle du renouvellement, de l'ouverture de notre intellect (nous) ; il parle en général de la façon dont nous voyons le monde et nous-mêmes. La conversion dont nous avons besoin doit atteindre vraiment jusqu'aux profondeurs de notre rapport avec la réalité parce que l'équilibre et même la dignité de l'homme se trouvent bafoués. En parcourant le monde aujourd'hui, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, l'on peut aisément faire siennes les paroles désabusées du prophète Jérémie (14, 17-18) : « que mes yeux ruissellent de larmes nuit et jour sans s'arrêter ! (...). Si je sors dans la campagne, voici les victimes de l'épée ; si j'entre dans la ville, voici les souffrants de la faim ». Le monde autour de nous devient de plus en plus dur, implacable et inhumain.

Face à une telle situation sur quoi fonder une existence paisible, une morale et une éthique ? L'objectif de cet article est de montrer que l'homme a une double dimension à savoir : le corps et l'esprit. Par conséquent, s'occuper que de la dimension matérielle ou corporelle comme le souhaite Feuerbach, serait dangereux. C'est pourquoi, apporter des réponses à ses besoins corporels et spirituels lui serait plus avantageux pour une vie paisible et honorable. À travers une méthode

analytique enrichie par des recherches documentaires, nous identifierons les pathologies de la société contemporaine qui essaie de vivre bon gré mal gré dans une première partie. Dans une deuxième partie, nous montrerons comment le dynamisme du christianisme vrai et authentique peut aider ou laisse entrevoir la dimension véritable de la vie. Cela consiste pour l'homme à accepter d'entrer dans le mystère de Dieu, de son être, de son amour pour que l'autre vive et s'épanouisse (Jean 10, 10).

## **1. La société contemporaine : profil d'un monde malade**

Après l'appel de Feuerbach pour une vie humaine autonome où l'on est passé de la modernité à la postmodernité, de l'homme développé à l'homme augmenté, fruit du transhumanisme<sup>1</sup>, l'homme, en quête de son autonomie, s'est débarrassé de Dieu et a déclaré sa mort comme condition sine qua non de sa propre naissance à l'humanité libre et libérée. Cette décision de l'homme n'est pas sans danger. Nous procéderons à un répertoire argumenté de ces dangers dans les sections suivantes.

### **1.1. La fin de l'idéal humaniste**

Avant le 19<sup>ème</sup> siècle, la perfectibilité ou le génie créateur de l'homme a su donner à l'homme un niveau de vie agréable par un certain confort. Par le développement de la science, nous avons des véhicules qui nous empêchent de faire des distances interminables, des téléphones pour prendre des nouvelles des autres malgré la distance qui sépare. Toutes ces recherches ont connu des améliorations dans le temps et aujourd'hui, nous avons des téléphones portables, des voitures automatiques, des robots ménagers et bien d'autres inventions. La perfectibilité humaine et l'histoire de l'homme est celle des techniques mises au point pour s'adapter, maîtriser, accroître le savoir, améliorer ses conditions de vie. C'est pourquoi, le principe humaniste n'a jamais été de développer des pouvoirs de destruction mais plutôt d'aller dans le sens de la paix, de la liberté et du bonheur. Malheureusement, cet idéal humaniste a été ébranlé au 19<sup>ème</sup> siècle. Théodor Adorno et Max Horkheimer (1974, p. 21) l'expriment en ces termes :

De tout temps, l'Aufklärung au sens le plus large de penser en progrès, a eu pour but de libérer les hommes de la peur et de les rendre souverains. Mais, la terre entièrement éclairée, respandit sous le signe des calamités triomphant partout ». Aujourd'hui, l'idée de progrès de l'humanité rime avec sa répression, sa déshumanisation dans la mesure où « le développement aveugle de la technologie renforce l'oppression et l'exploitation sociale, menace à chaque stade de transformer le progrès en son contraire, la barbarie totale. La doctrine du progrès (...) oublie l'homme (...) l'idolâtrie du progrès mène à l'opposé du progrès.

---

<sup>1</sup> Le transhumanisme traverse l'idée humaniste afin d'achever son projet en perfectionnant l'être humain.

De fait, cet idéal humaniste a changé de vision. Il ne s'agit plus de transformer seulement la nature, l'environnement de l'homme ; il s'agit désormais de transformer la nature de l'homme elle-même. Il est maintenant question de devenir maître et possesseur de notre nature. Ainsi, la violence et la barbarie sont devenues les traits distinctifs de ce siècle. L'homme est devenu l'acteur décisif dans une aventure qui signe l'oubli de l'être. En réalité, cela se justifie par la maîtrise de l'homme sur la nature à travers la science et la technique. Dans l'univers de la technique, l'homme le 'berger de l'être' selon les termes de Heidegger ; oublie sa véritable essence et son destin spirituel. Il est donc guidé par la technique oublieuse de l'être et s'attèle à tout mettre à un même niveau, à tout niveler sans aller au fond des choses. M. Heidegger (1976, p. 56) le dit clairement : « sur la terre, provient un obscurcissement du monde. Les événements essentiels de cet obscurcissement sont : la fuite des dieux, la destruction de la terre, la grégariation de l'homme, la prépondérance du médiocre ». Pour ce philosophe, cet état de fait est une conséquence de la science qui est aujourd'hui dans toutes ses branches, une affaire technique et pratique d'acquisition et de transmission de connaissances. La science ne s'occupe que de ce qui est, en termes de ce qui se voit. En ce sens, elle ne peut être une pensée propre. C'est pourquoi la société, aujourd'hui, vit immédiatement au niveau de la banalité quotidienne, phénomène indifférencié qui peut se convertir tout en restant égal à soi, en une dénégation positive, l'inauthenticité. Parlant de cette inauthenticité, J. Cotten (1974, p. 45) disait : « qu'on peut tomber dans l'inauthentique, et c'est le lot le plus courant, tomber dans le bavardage, la curiosité, l'équivoque. Tel est l'être quotidien, ou plutôt l'être déchu, l'état de décadence ». Les conséquences sont visibles partout dans les sociétés.

## **1.2. Les conséquences de la fin de l'idéal humaniste**

La religion est conçue dans les doctrines philosophiques des 19 et 20 siècles comme la « scission de l'homme d'avec lui-même : il pose en face de lui Dieu comme être opposé à lui : Dieu n'est pas ce qu'est l'homme » Feuerbach (1968, p.153). C'est encore la réalisation fantastique de l'être humain, ou même comme expression 'névrotique' selon Freud. Une sorte d'allergie contre toute forme d'interdiction, de barrière à son épanouissement personnel, à son autonomie et sa liberté qui sont rangés. La société moderne a perdu sa fonction première : celle de réaliser la liberté et le bien-être de l'individu. Les conséquences sont visibles et nombreuses. Premièrement, au niveau social et politique, « Les assauts lancés contre la famille pour en détruire les bases le montrent bien car un congrès maçonnique de 1990 l'a avoué en lançant un vibrant appel aux unions libres et à la suppression du mariage » selon Daniel-Ange (1991, p. 18). Conséquemment, la réponse à ce mot d'ordre partout dans le monde est sans appel, selon S. F. Koala, (2004, P.4) : « le droit à l'homosexualité avec possibilité d'adoption d'enfants, droit de divorce à tort ou à raison, droit d'avorter, banalisation du corps exhibé

comme une donnée commerciale, monoparentalité, etc... ». La recherche du gain facile au mépris de la dignité de la personne humaine est devenue courante. L'État, l'institution qui garantissait la sécurité, condition première pour l'exercice de la liberté, s'est transformé en un monstre froid, ce que Benjamin Constant (2016, p.37) relève en ces termes : « Le but des anciens étaient le partage du pouvoir social entre tous les citoyens d'une même patrie. C'était là ce qu'ils nommaient liberté. Le but des modernes est la sécurité dans les jouissances privées ; et ils nomment liberté les garanties accordées par les institutions à ces jouissances ».

La société est devenue le lieu où se cultivent l'injustice et l'exploitation de l'homme par l'homme. L'homme parce qu'il appartient à la masse n'est plus lui-même. Il a perdu ce qu'il a d'authentique. Alors, la société humaine actuelle a une propension à la bestialité. La théorie de sélection naturelle de Darwin en est l'exemple. En effet, c'est dans son livre *L'origine des espèces* publié en 1859 qu'il expose pour la première fois de manière claire et détaillée sa théorie évolutionniste ou transformiste. L'homme libéré de la contemplation et de la soumission providentielle se détermine en mesure de toute chose, au nom du bonheur. La raison exerce ainsi un utilitarisme référé à sa liberté absolue et à sa totale responsabilité. C'est comme si la vie était à elle-même sa propre fin. À dire vrai, aujourd'hui la finalité de l'existence intéresse plus que son but. De fait, le but de la vie désigne l'interrogation sur l'origine, la nature et sa finalité. Cette interrogation se trouve posée sous la forme d'une série de questions : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Aujourd'hui, la foule et les hommes cultivés considèrent que la finalité de la vie et sa réussite résident dans l'action. Ses questions qui découlent du but et donc du bonheur de la vie n'intéressent pratiquement plus. Le bonheur ainsi dépeint, fait aujourd'hui l'objet d'un culte collectif si bien que sa nature semble aller de soi parce qu'il se trouve quelque part, à l'extérieur de nous, dans l'univers matériel. Cela ne signifie pas qu'on ne puisse concevoir des êtres vivants non régis par cette finalité. C'est l'amer mais lucide constat que fait Nietzsche dans son *Gai savoir* (1882). Dans le premier chapitre de celui-ci, il lance une attaque violente contre ceux qu'il appelle "les doctrinaires du but de l'existence" :

J'ai beau considéré les hommes d'un bon ou d'un mauvais œil, tous et chacun en particulier, je ne les vois jamais appliqués qu'à une tâche : à faire ce qui est profitable à la conservation de l'espèce. Et cela en vérité non par quelque sentiment d'amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n'est aussi invétéré, puissant, irréductible que cet instinct parce que cet instinct est absolument l'essence de l'espèce grégaire que nous sommes, (1887, p.49).

Pour Nietzsche, les hommes ne travaillent qu'à une seule chose : la préservation de l'espèce humaine. Croire qu'il existe un but de l'existence n'est donc qu'un moyen pour atteindre le seul véritable but : se conserver et se reproduire. C'est ce qu'il appelle une nécessité vitale : L'homme est devenu peu à peu un animal fantasque, lequel, plus que tout autre animal, se trouve devoir

satisfaire une nécessité vitale. En réalité, cela s'explique par le fait qu'au 19<sup>ème</sup> siècle, l'homme est devenu le maître sur terre. Reprenons une affirmation de H. Jonas. (1955, p. 11) pour saisir ce que nous voulons traduire : « La nature sous l'influence de la technique, n'est plus ce qu'elle était : elle est de moins en moins la grande puissance mythique sur laquelle l'homme n'a aucune prise et qui le renvoie inexorablement aux limites de son pouvoir ». La conséquence de ce comportement de l'homme s'apparente au constat suivant : plus le temps s'étire en se séparant de son origine, plus l'homme s'étale dans la platitude, dans la barbarie. Chacun essaie de vivre et de survivre. « Le bien matériel et la satisfaction immédiate deviennent l'unique raison de vivre », selon le Cardinal R. Sarah (2015, p.240). Dans une sorte d'obligation, l'homme devient ouvrier de sa destinée, maître de sa vie. Dans le même sens, le cardinal R. Sarah (2015, p. 236) poursuit : « sur le plan moral, cette recherche de la liberté absolue implique progressivement un rejet sans distinction des règles et principes éthiques. L'univers individualiste devient uniquement centré sur la personne qui n'admet plus aucune contrainte.

La deuxième conséquence de la fin de l'idéal humaniste est au niveau de la nature de l'homme. De nos jours, la place nouvelle donnée à la technique oblige l'homme à se voir différemment : non plus comme personnalité créatrice qui édifie son propre moi, mais comme homme de la masse qui sert un plan technique. La masse est cette structure humaine nouvelle dans laquelle les hommes abandonnent leur épanouissement personnel propre pour se soumettre au fonctionnement imposé par la machine. Cette nouvelle structure de la vie personnelle est aussi susceptible d'une orientation : l'individu va se résorber complètement dans les collectivités pour devenir un simple chargé de fonction, un simple objet que l'on ne connaîtra plus qu'à travers la statistique et qu'on se permettra de violenter soit par la force, par la propagande, ou encore par la pression sociale, etc... Dans de telles conditions, il perdra une fois de plus le sens de la personne. L'idée de devenir « comme maître et possesseur de la nature », nous le constatons ne concerne plus exclusivement la nature entendue comme nature physique. Aujourd'hui, cette perfectibilité, entendons par là la capacité à devenir meilleur ou à évoluer a changé de terrain. Il s'agit désormais, d'être maître et possesseur de notre nature. L'ouvrage de N. Le Dévédec (2015) montre qu'il ne s'agit plus tant d'améliorer l'être humain dans et par la société que de l'adapter en le modifiant techniquement, avec tout ce que cela implique. En effet, devenir maître et possesseur de notre nature signifie aussi s'approprier l'homme. Et c'est ce qui se passe aujourd'hui avec l'appropriation génétique. Les scientifiques peuvent intervenir directement sur l'ADN d'une bactérie afin de changer son programme. C'est justement ce que dit O. Hardy (2017, 21) : « on parle alors d'homme augmenté, où d'homme à un autre stade de son évolution, homme qui sera plus résistant, plus fort, plus intelligent, plus adapté ». Pour ce faire, il utilise les technologies, les sciences, les techniques, afin d'améliorer les capacités physiques, sensorielles, mentales et cognitives des êtres humains. Cette perfectibilité en action exige une vigilance éthique de tous les

instants. Les horizons de transformation de notre vie, la migration de notre nature sont tels qu'il faut, de toute nécessité, s'engager dans le débat. J-F. Truong (2001, p. 49) le dit si bien :

J'appelle successeur cette forme de vie nouvelle susceptible de prendre la suite de l'homme comme habitacle de la conscience (...). Son anatomie et sa physiologie sont déjà amplement étudiés dans des laboratoires d'informatique, d'automatique et de télécommunications. Il ne reste aux chercheurs de ces domaines qu'à prendre conscience de leur affiliation aux sciences du vivant.

Et il ajoute : « (...), il n'est plus possible de trouver désirable un futur à visage humain. Qu'après l'homme se soit encore l'homme, voilà en vérité le comble du désespoir » J-F. Truong (2001, p.25).

Ainsi, si l'idée sans cesse rappelée par les morales ou les religions est que la vie possède un sens lié ; il est donc vrai que le christianisme avec ses valeurs qu'il promeut est le premier recours pour redonner à notre société plus de dignité et la remettre sur le droit chemin, car « si la lumière de Dieu s'éteint, la dignité divine de l'homme s'éteint » d'après Benoit XVI, dans son Homélie de Messe de Noël, 24 Décembre 2012, Basilique Vaticane.

## **2. La religion : une nécessité pour la société**

Le mot religion vient de l'étymologie latine 'religare' qui signifie relier. La religion, en effet, relie l'homme à la transcendance. Elle peut se définir comme un ensemble de croyances qui définissent le rapport de l'homme avec le sacré, ensuite une reconnaissance par l'être humain d'un principe et enfin à un être supérieur. C'est l'ensemble de pratiques et de rites relatifs à une réalité sacrée, séparée du profane. C'est pourquoi elle est d'une importance capitale pour la viabilité et l'orientation de toute société. Nous le montrons dans les sections suivantes.

### **2.1. Différence entre l'homme et l'animal**

D'une culture à l'autre, les croyances et les pratiques sont très variées. Mais cette diversité ne remet pas en cause l'universalité des phénomènes religieux. La religion apparaît, au cours de l'histoire, comme une constante anthropologique, à tel point qu'on pourrait croire que c'est dans la nature de l'homme d'être religieux. Sans doute est-ce lié au fait que l'homme, contrairement à l'animal, sait qu'il est mortel. Il est conscient de sa finitude. C'est justement ce que pense le précurseur de l'athéisme, L. Feuerbach (1968, p. 117) qui définit l'homme comme un être religieux. Selon lui : « la religion repose sur la différence essentielle de l'homme et de l'animal ». En effet, il est difficile de nier que la religion est un fait humain universel parce que, comme le langage, elle est l'un des éléments constitutifs de toute culture et de toute société. H. Bergson le dit si bien (1932, p.62) : « on trouve dans le passé, on trouverait même aujourd'hui des sociétés humaines qui n'ont ni science, ni art, ni philosophie. Mais il n'y a jamais eu de société sans religion ». Cela montre donc que les animaux n'ont pas de religion.

Ainsi, s'ils en n'ont pas, cela suppose qu'elle est un moyen par lequel l'homme est au-dessus de l'animal.

La religion est donc l'essence fondamentale de l'homme. Il peut alors s'interroger et réfléchir sur ses origines mais aussi sur l'après c'est-à-dire la mort. De fait, la religion pourvoyeuse de mythes, explique la genèse de l'univers, du vivant et de l'homme. Elle permet à l'homme non seulement de donner un sens à sa propre existence, mais de se poser des questions relatives au sens de la vie, sinon vivre serait impossible. C'est ainsi que l'homme a développé l'activité religieuse. Selon B. Pascal l'essence de l'homme relève de la religion et il l'énonce ainsi : « misère de l'homme sans Dieu, félicité de l'homme avec Dieu » (1912, p. 362). À dire vrai, la question du « sens » de la vie est très récente. D'après certains érudits, elle ne serait pas antérieure à 1875. On la trouve mentionnée pour la première fois dans un texte de Nietzsche. À cette période, l'on ne s'interrogeait pas sur le sens de la vie, mais sur le but, la finalité. Ce glissement de la finalité au sens est analogue au glissement, dans le domaine des sciences, de la cause à la loi comme le dit Hadjadj (2011, p. 36) :

La science des Anciens recherchait les causes des choses, et remontait par là jusqu'à une cause première, jusqu'à un principe premier du cosmos. La science moderne recherche les lois des phénomènes, et donc s'intéresse moins à une élévation vers des principes qu'à une mise en équation qui permette de maîtriser la nature.

La religion est donc le moyen par lequel l'homme tente de vivre en harmonie avec la nature et le Divin, parce qu'il cherche à être davantage, à se sentir plus vivant, à participer à la réalité, « à se saturer de puissance » disait Mircea Éliade (1972, p.18). Il est animé par une soif ontologique et est terrifié par le néant. De fait, le désir de l'homme de vivre dans le sacré équivaut, en fait, à son désir de se situer dans la réalité objective, de ne pas se laisser paralyser par la relativité sans fin des expériences purement subjectives, de vivre dans un monde réel et efficient, non pas dans une illusion. En clair, « quand l'homme veut se libérer de la loi morale et devenir indépendant de Dieu, loin de conquérir sa liberté, il la détruit » d'après l'Instruction romaine, 'Libertatisconsciencia, p. 19. Ainsi, l'humanisme feuerbachien qui veut se passer de Dieu se vide de sa substance et sombre dans un pur matérialisme. En vérité, l'homme est ontologiquement lié à Dieu son créateur. C'est pourquoi, le refus de Dieu n'a d'autres conséquences que le spectacle déshonorant que nous présente l'humanité toute entière. La force qu'incarne toute religion est un moyen de redresser les sociétés en définissant les conduites à tenir pour les actions significatives de la vie. À travers ses interdits moraux qui délimitent la sphère du bien et du mal, elle oblige les hommes à respecter toute vie et chaque vie. Ainsi, la religion répond aux besoins de l'individu. Elle apporte des réponses aux questions qu'il se pose, elle apaise ses peurs, et le guide dans sa vie en lui donnant des repères. Mais elle sert aussi les intérêts de la société dans la mesure où les individus partagent les mêmes croyances. Ils sont à la fois reliés à leur dieu et reliés entre eux, obéissent aux mêmes lois et, craignant une sanction



divine, ils ont davantage de scrupules à désobéir. Grâce à la religion, la société consolide donc son ordre et son unité. C'est pourquoi elle constitue un ciment social. Le christianisme, la religion de Dieu par Jésus-Christ ne fait pas l'exception.

## **2.2. Le cas du christianisme**

Selon Lenoir (2011, p. 34), « le christianisme ne peut pas se résumer à ce que les chrétiens voient de l'institution ». En effet, l'Église est imparfaite, comme toute organisation humaine, parce qu'elle est une communauté organisée qui comporte une hiérarchie, une bureaucratie, avec tous les défauts que cela suppose. Souvenons-nous que l'homme n'est pas que conscience. Ainsi, les dirigeants sont parfois aussi éloignés du message du christianisme. C'est pourquoi le christianisme ne se limite pas à ses dérives du droit canon et à des erreurs de communication caricaturales qui nous conduisent parfois si loin du message évangélique. Il est vrai que le christianisme peut-être un facteur d'aliénation, mais les Évangiles apportent un message personnel. Et dans le christianisme, le Christ Jésus regarde chaque individu dans sa singularité. Le christianisme n'est pas d'abord la religion révélée d'un livre, comme le judaïsme ou l'islam. Il n'est pas non plus une sagesse née de l'expérience intérieure, comme les religions asiatiques. « La religion chrétienne a cette spécificité dans l'histoire d'être une religion de la personne. On est chrétien parce qu'on est relié à la personne du Christ », selon F. Lenoir, (2011, p. 34).

Dans le christianisme, Dieu se dit à travers Jésus. Ainsi, être chrétien, ce n'est pas d'abord croire en Dieu, mais c'est être relié au Christ de manière vivante. Et c'est ce lien qui, faisant grandir le croyant dans l'amour et la vérité, lui donne une appréciation saine et juste des événements. Celui-là « apprécie les événements et les choses de façon qualitativement différente dans leur essence significative et dans leur signification ultime » (F. Lenoir, 2020, p. 8). Parce qu'il y a une direction : celle-ci suppose que l'on se tourne vers un autre. Pour avoir une direction, pour être en chemin, il faut forcément que nous acceptons de changer, que nous tendons vers quelque chose que nous n'avons pas encore atteint et même qui nous dépasse toujours. « La question du sens n'est dès lors pas un problème qui attend une solution, mais un appel qui suscite une course ». C'est ce que disait aussi Saint Paul : « je cours pour saisir celui qui m'a saisi, oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant » (Philippiens 3, 12-13). Cela signifie que le sens est reçu à partir d'une transcendance, la transcendance pouvant se définir précisément comme ce qui me saisit et que je n'aurais jamais fini de saisir.

M. Deneken, (2015, p. 229-231) montre à travers les huit contributions réunies dans la première partie du volume intitulé la singularité du christianisme, qualifié de « religion de l'Évangile », fondée sur un « pacte d'amitié entre Dieu et l'homme ». Il l'exprime clairement en ces termes : Jésus-Christ est le Fils de Dieu fait homme à qui le monde et l'homme puisent leur vérité pleine et authentique. Le mystère de la proximité infinie de Dieu à l'égard de

l'homme qui s'est réalisé dans l'Incarnation de Jésus-Christ, poussé jusqu'à l'abandon sur la croix et jusqu'à la mort.

L'auteur montre que plus l'humain est vu à la lumière du dessein de Dieu et vécu en communion avec lui, plus il est renforcé et libéré dans son identité et dans la liberté même qui lui est propre. La participation à la vie filiale du Christ, rendue possible par l'Incarnation et par le don pascal de l'Esprit, loin de mortifier la consistance et l'identité authentiques et autonomes des êtres humains, a pour effet de les libérer dans toutes leurs expressions. En effet, ce qui fait sens doit toujours être au-delà de notre saisie, car si nous le saisissons, si nous y sommes déjà, nous n'avons plus de direction, et notre aiguille tourne tous azimuts. Or, la vision de l'homme imprimée dont parle le christianisme lui impose un engagement déterminé pour le salut intégral de l'homme. Cette perspective oriente vers une vision correcte des réalités terrestres et de leur autonomie, qui est bien soulignée par l'enseignement du Concile Vatican II :

Si, par autonomie des réalités terrestres, on veut dire que les choses créées et les sociétés elles-mêmes ont leurs lois et leurs valeurs propres, que l'homme doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser, une telle exigence d'autonomie est pleinement légitime : (...) elle correspond à la volonté du Créateur. C'est en vertu de la création même que toutes choses sont établies selon leur consistance, leur vérité et leur excellence propres, avec leur ordonnance et leurs lois spécifiques. L'homme doit respecter tout cela et reconnaître les méthodes particulières à chacune des sciences et techniques.

Par conséquent, aller vers sa lumière, « c'est voir s'intensifier tout le bigarré, toute la variété de couleurs », disait Hadjadj (2011, p.40). Du coup, nous avons une signification des événements et le sens véritable de la vie en Jésus-Christ.

En outre, le christianisme, à travers la mort de Jésus-Christ, montre l'attitude à tenir face à tous ces dangers que les hommes vivent diversement. Loin de fuir ou de se réfugier dans la souffrance, Jésus appelle l'homme à affronter les événements. En effet, à l'heure de mourir, Jésus-Christ ressentit frayeur et angoisse (Marc14, 33). Le sens de la vie ne saurait donc être idéologique non seulement parce que nos conceptualisations sont toujours réductrices, mais aussi et surtout parce que nous ne sommes pas de purs esprits. Le monde est devant des problèmes très difficiles, et cependant nous ne devons pas baisser les bras parce nous avons une force dans le christianisme. Selon M. Deneken (2015, p. 229-231) « j'appelle la force du religieux-chrétien : cette incitation de la volonté à se vouloir elle-même, et donc à être raisonnable. C'est la charge symbolique du christianisme en particulier ». Alors, tout ce qui proposerait une transcendance, avec un semblant de rationalité, mais qui mépriserait le sensible, qui prétendrait que le corps n'est qu'une défroque dont il est possible de changer comme un vêtement dans un cycle de réincarnations successives, ou qui ne parlerait que d'un salut de l'âme, ou d'une dissolution dans le grand tout, ou d'une résorption de l'illusion de l'ego dans le

Principe, tout cela ne pourrait pas faire pleinement sens. L'homme dit Hegel (1835, p. 21) : « existe d'une part au même titre que les choses de la nature, mais d'autre part il existe aussi pour soi. Il se contemple, se retrouve lui-même, se pense et n'est esprit que par cette activité qui constitue un être pour soi ».

En clair, le christianisme garantit la dignité et même la résurrection de la chair. Ce qui signifie que le sens n'abolit en rien le drame parce que le Christ montre l'exemple de la vie à mener.

En effet, la Loi du Christ n'est pas celle qui condamne, mais celle qui témoigne de la compassion et de l'amour pour tout homme, une valeur à promouvoir dans nos sociétés d'aujourd'hui face à toutes ces blessures et frustrations que vivent les peuples. Lorsque, les pharisiens amènent une femme qu'on avait surprise en situation d'adultère à Jésus pour qu'on la lapide, Jésus leur répondit : « celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre »<sup>2</sup>. Jésus refuse de réduire la femme au péché pour poser un acte d'écriture qui devient un acte de salut. Comme disait le Père J-F Niamké (n°232, p. 50) c'est : « au moyen de sa parole qui fait sens, parce qu'ayant rejoint la foule dans toute sa fragilité que Jésus est parvenu à la désarmer ». À travers cet acte, une vie nouvelle est offerte à la fois à la victime et aux bourreaux. Au cœur des lieux arides des sociétés, les guerres, les épidémies, les souffrances, et les abandons, le christianisme redonne toujours de l'espoir, en montrant le chemin à suivre, par de nouvelles perspectives. M. Deneken, ne dit pas le contraire lorsqu'il affirme (2015, p. 229-231) :

Jésus-Christ est le Fils de Dieu fait homme à qui le monde et l'homme puisent leur vérité pleine et authentique. Le mystère de la proximité infinie de Dieu à l'égard de l'homme qui s'est réalisé dans l'Incarnation de Jésus-Christ, poussé jusqu'à l'abandon sur la croix et jusqu'à la mort.

## Conclusion

Au terme de notre réflexion, nous pouvons conclure que les sociétés contemporaines ont nécessairement besoin de Dieu pour un retour aux valeurs humaines. Pour y arriver, ce travail a, dans une première partie, passer en revue le profil de nos sociétés. Des crises et des bouleversements sur les plans sociaux, culturels, scientifiques et techniques (l'individualisme, les guerres, le réchauffement climatique, les pandémies ...). Cette présentation du profil des sociétés contemporaines a permis de mesurer la solitude des êtres, le découragement voire l'angoisse existentielle que chaque homme vit aujourd'hui. Ainsi, la deuxième partie s'est attelée à recentrer, à revenir sur l'essence de la religion en particulier celle du christianisme contrairement à la pensée athéiste de Feuerbach. L'objectif étant de montrer que dans un monde éclaté où la solitude des

---

<sup>2</sup>Évangile selon Saint Jean8, 1-11.

êtres est de plus en plus pesante, le christianisme est une force créatrice de liens et d'unité, de réconciliation.

Il est donc important que les chrétiens jouent pleinement leur rôle afin de faire voir réellement l'amour de Dieu qui transforme l'homme et l'aide à vivre en communion avec l'autre. Il ne s'agit pas, comme dit le cardinal Sarah (2015, p. 245) : « D'amollir les exigences de l'évangile ou de changer la doctrine de Jésus pour s'adapter aux modes évanescents, mais de nous remettre radicalement en cause sur la manière dont nous-mêmes vivons l'évangile de Jésus et présentons le dogme ».

### Références bibliographiques

- ADORNO Theodor et HORKHEIMER Max, 1974, *Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard.
- BIBLE, 1975, TOB, Paris, Cerf
- BERGSON Henri, 1932, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Édition électronique (ePub, PDF) v. : 1,0 : Les Échos du Maquis, avril 2013.
- BLAISE Pascal, 1912, *Pensées et Opuscules*, Paris, Hachette.
- CARDINAL ROBERT Sarah, 2015, *Dieu ou rien*, Paris, Fayard.
- COTTEN Jean, 1974, *Heidegger*, Paris, Seuil.
- DANIEL-ANGE, 1991, *Ton corps fait pour la vie*, Paris, Sarmant/Fayard.
- DARWIN Charles, 2009, *L'origine des espèces*, Paris, Édition Honoré Champion.
- DENEKEN Michel, (2015), « Claude Geffré, dans son article « Le christianisme comme religion de l'Évangile », *Revue des sciences religieuses*, pp. 229-231.
- HANS Jonas, 1955, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, trad. Jean Greisch, Paris, Flammarion.
- HARDY Odile, 2017, *Le transhumanisme : homo novus ou fin de l'homme*, Paris, Parole et silence.
- HEIDEGGER Martin, 1976, *Introduction à la métaphysique*, traduction Gilbert Khan, Paris, Gallimard
- FEUERBACH Ludwig, 1968, *L'essence du christianisme*, traduit de l'allemand par Olivier Jean-Paul Paris, Maspero.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1835, *Esthétique*, Paris, Librairie Germer-Baillière.
- KOALA Sibiri Félix, 2014, *comment sauver le mariage de ses crises aujourd'hui ?* Abidjan, Canaan Editions
- LACAN, *Fonction et champ de la parole et du langage*, 1956, in *Ecrits I*, Paris, Seuil.
- LE DÉVÈDEC Nicolas, 2015, *La société de l'amélioration, la perfectibilité humaine des Lumières au transhumanisme*, Montréal, Liber.
- LENOIR (F.), al, *Les États généraux du christianisme, Notre époque a-t-elle besoin de Dieu ?* 2011, Paris, Presses de la renaissance.

MIRCEA Éliade, 1972, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1887, *Le Gai savoir*, Traduction par Henri Albert (1869 - 1921), Édition électronique (ePub) v. : 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011.

RUSS Jacqueline, 1991, Dictionnaire philosophique, Paris, Bordas.

VOLTAIRE, 1879, Dictionnaire philosophique, in œuvres complètes de Voltaire, Paris, Garnier Frères.

Compagnon de prière, 2009, « La parole au cœur de l'Afrique », Côte-d'Ivoire.

La palabre N°7, 2016, Abidjan, UCAO.

XHAUFFLAIRE (Marcel), 1970, *Feuerbach et la théologie de la sécularisation*, Paris, Cerf.